

De l'approche praxématique à l'analyse du discours montpelliéraine

Détrie Catherine, Siblot Paul, Verine Bertrand et Steuckardt Agnès, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, 464 pages, Paris, Honoré Champion, 2017.

Le dictionnaire *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique* vient d'être réédité chez Honoré Champion. Cette nouvelle édition a été dirigée par Catherine Détrie, Paul Siblot, Bertrand Verine et Agnès Steuckardt. Quinze ans après la première parution, où en est la praxématique ? S'est-elle érodée avec le temps ou peut-on au contraire parler d'une « nouvelle praxématique » ? Ce sont ces questions que j'ai posées aux auteur·e·s.

Une réédition. L'histoire pourrait s'arrêter là et ne constituer qu'une brève ou un article rendant compte uniquement des 35 nouvelles entrées. Mais nous avons eu envie d'en savoir plus et de resituer ce geste éditorial dans l'histoire des idées, ou, pour emprunter les mots de Jacques Guilhaumou, de revenir « vers le geste inaugural de l'analyse de discours, son inscription dans la matérialité de la langue » (2004). Révolutionnaire en son temps, la praxématique est-elle toujours d'actualité ? C'est une chance que fournit une réédition de pouvoir rendre compte des « programmes de sens » (pour reprendre les catégories de la praxématique) d'un courant linguistique. Le point d'ancrage qu'offrent les dictionnaires de deux époques différentes est une opportunité à saisir. Pour répondre à ces questions, j'ai bien sûr comparé les deux éditions de *Termes et concepts pour l'analyse du discours* (désormais TCAD). Mais j'ai aussi, surtout, sollicité les auteur·e·s afin de savoir comment elles-ils se situaient vis-à-vis de ce courant de pensée.

L'aventure d'une réédition n'est pas celle d'une édition originale. Les auteur·e·s doivent s'appuyer sur la première expérience. Dès le début des entretiens, il s'est avéré que la problématique posée plus haut avait nourri les premiers débats : le sous-titre « Une approche praxématique » n'allait pas de soi. Lors de la première édition, le TCAD était pourtant perçu comme l'ouvrage de référence de la praxématique, si l'on en juge aux publications le mentionnant. Ainsi, dans cet article d'Agata Jackiewicz sur la subjectivité dans le discours :

Il est à noter que la notion d'évaluation (tout comme des notions affines d'appréciation ou d'affect) est tout simplement absente de l'approche praxématique, si l'on se réfère au recueil des termes et de

concepts pour l'analyse du discours de Détrie, Siblot & Verine (2001). (Jackiewicz, 2014 : 9)

Cet énoncé présente dans le segment *si l'on se réfère au recueil des termes et de concepts pour l'analyse du discours de Détrie, Siblot & Verine* une marque de non-coïncidence du discours à lui-même, pour reprendre les termes de Jacqueline Authier-Revuz, qui accorde à l'ouvrage TCAD la paternité du concept de praxématique.

Selon Francis Grossmann et Fanny Rinck dans leur article sur la surénonciation dans les dictionnaires de linguistique, le TCAD est représentatif d'une école de pensée dont les acteurs embrassent le même point de vue :

Dans le TCAD, dictionnaire d'école, la fusion est constante, et d'ailleurs pleinement assumée, entre le point de vue de l'énonciateur principal et le point de vue de l'école praxématique. (Grossmann et Rinck, 2004 : 44)

Ces deux points de vue sont-ils toujours aussi superposés dans la récente édition ? Probablement pas si j'en juge aux réactions un peu inquiètes à mes demandes d'interviews. « Mais je ne suis pas praxématicien ne » m'a-t-on souvent répondu.

Pourquoi une seconde édition ?

« Cette nouvelle édition a une histoire interne au laboratoire : réfléchir à la transversalité des approches. C'était déjà le cas pour le premier ouvrage entre 1999 et 2001 : de nouveaux collègues issus de l'analyse de la conversation et de la réflexion sur l'interculturalité ont apporté leur touche à une analyse du discours que la praxématique avait déjà bousculée par les notions du dialogisme, du rapport au temps... » rappelle Laurent Fauré. La praxématique offrait un nouveau cadre qui permettait de dépasser les traditions grammaticales et linguistiques.

Au départ, il n'était pas question de rééditer le TCAD. « Nous voulions une discussion permettant de comprendre nos désaccords, ce qu'on entend par pragmatique, praxématique, analyse du discours, faire le point sur des méthodologies, des concepts... ». Mais il s'avère que l'ouvrage est épuisé et le plus simple est de le rééditer. Cette réédition s'inscrit dans le fil éditorial d'un premier corps de définitions publiées dans le troisième numéro des *Cahiers de praxématique* (Barbérís *et al.*, 1984). L'ouvrage de 2001 s'ouvrait à d'autres approches théoriques. La réédition poursuit cette orientation en s'associant à de nouvelles disciplines comme l'ethnométhodologie ou l'anthropologie linguistique et donne une vraie place à la phonétique. Dans ces conditions, pourquoi maintenir l'accroche praxématique dans le titre ? La question est sensible, elle oppose héritiers de la pensée lafontienne

et partisans d'une linguistique portant plus largement sur la production de sens. « En dépit de son sous-titre, je ne considère pas qu'il s'agisse du livre de référence de la praxématique : je suis moi-même intervenue dès le premier ouvrage ainsi que tous les membres de Praxiling alors que je ne suis absolument pas praxématicienne », commente Chantal Charnet. L'ex-directrice du laboratoire Praxiling n'a jamais cherché par exemple à croiser « interculturalité » et praxématique. Il en est de même pour Christelle Dodane qui a donné avec Fabrice Hirsch un nouveau souffle phonéticien à l'ouvrage sans se préoccuper de praxématique. Ce sous-titre n'est en définitive que « la marque de l'histoire » conclut avec fatalisme Chantal Charnet.

Que fut la praxématique aujourd'hui ?

Mais qu'est-ce que la praxématique ? Pour en avoir une définition académique, voyons ce qu'en dit le *TCAD* : « Théorie linguistique centrée sur l'analyse de la production du sens en langage dans un cadre anthropologique et réaliste » (*TCAD2*, p. 298). Il s'agit d'analyser les processus du passage de la langue au discours *via* toutes sortes de praxis, sociales, culturelles, linguistiques. Pour mieux comprendre les programmes de sens de ce mot, écoutons son histoire telle que la racontent les auteur·e·s de la seconde édition. Celle-ci commence avec Robert Lafont, linguiste, historien de la littérature occitane, poète, romancier, mais aussi militant syndicaliste, homme engagé qui développa le concept de « colonialisme intérieur », animateur des luttes sociales occitanes, candidat aux présidentielles de 1974. Bref, un sujet de choix pour les biographes et dont nous ne montrons ici qu'un des nombreux visages, celui du linguiste qui prolongea la pensée de Gustave Guillaume, le théoricien de la psychomécanique du langage, de l'idéogénèse et de la morphogénèse. « C'est l'un des derniers chercheurs décloisonnés, un peu à la Foucault, à la Barthes, qui prend tout et qui mixe l'ensemble pour construire autre chose », admire Bertrand Verine. Ses séminaires, à en croire Jacques Bres, étaient très stimulants : « le séminaire de Lafont autour des années 73-76, au moment où il élaborait la praxématique, c'était la fête de l'intelligence... ». Au début des années 70, l'auteur d'une thèse sur la phrase occitane établit les bases de cette nouvelle école de pensée au fil de séminaires d'analyse textuelle qui se concrétisent dans *Le Travail et la langue* (1978). Ses sources sont multiples, rappelle Jean-Marc Sarale : Guillaume, mais aussi Althusser et Pêcheux, Lacan, ou encore Leroi-Gourhan.

Fin des années 1980, il n'y a qu'un laboratoire à Montpellier, Dipralang. Puis Jacques Bres, Paul Siblot, Françoise Gardes-Madray, Jeanne-Marie Barbéris, décident de créer leur propre laboratoire, Praxiling. Formés et inspirés par Robert Lafont, ces chercheur·e·s souhaitent une ap-

proche plus ancrée dans les praxis et dans l'analyse du discours. Dipralang était certes attaché aux praxis (*-pra-* correspondant à *praxématique*) mais se situait davantage en sociolinguistique. Chantal Charnet et Agnès Steuckardt, directrice actuelle de Praxiling, rappellent toutes deux les origines sociolinguistiques de la praxématique. C'est sur cet arrière-plan historique qu'apparaît la première édition du *TCAD*. L'un des premiers ouvrages du groupe de praxématiciens, *L'autre en discours* (1999), fut publié en association avec le laboratoire rouennais Dyalang. Françoise Gardès-Madray, en délégation à Rouen, faisait le lien entre les deux laboratoires. « Il fut même question de se recomposer avec Dyalang », se remémore Agnès Steuckardt. Cependant, rappelle Chantal Charnet, la praxématique est bel et bien née à Montpellier. On la doit à Robert Lafont, qui a fait école avec ses doctorants et étudiants dont Jacques Bres et Paul Siblot, qui forma à son tour Catherine Détrie, Arnaud Richard, Françoise Dufour et Armelle Cassanas.

Chercheur en analyse du discours et production de sens lexical, Jean-Marc Sarale rappelle que le mot *praxématique* emprunte à *glossématique* sa terminaison, non pour marquer une affiliation mais une démarcation. Les praxématiciens goûtent beaucoup ces jeux de langage néologiques : par exemple *logosphère* est lui aussi construit à partir d'un autre mot, *noosphère*. Et l'on peut dans une boucle réflexive considérer cette terminologie typiquement praxématicienne comme l'une « des entreprises méthodiques et contrôlées de régulation de la logosphère correspondant à des domaines de pratiques et de connaissances » (*TCAD2*, p. 210).

Jean-Marc Sarale souligne aussi les origines anthropologiques de la praxématique qui s'est appuyée sur André Leroi-Gourhan (1965) qui influença *Le Travail et la langue* (Lafont, 1978) ainsi que sur Pierre Teilhard de Chardin. Selon Bertrand Verine, « la praxématique au sens de Lafont est une linguistique anthropologique de la production de sens et "totalisatrice", mot qu'aimait Lafont pour sa connotation d'interdisciplinarité ».

Ces différents apports ont contribué à former la praxématique telle qu'on la connaît aujourd'hui et dont le succès en son temps s'explique par un besoin de rupture : « on avait vraiment besoin de la praxématique à la fin du structuralisme, pour redonner de l'air, mais ensuite grâce aux Américains, avec la pragmatique d'un côté, l'analyse conversationnelle de l'autre, la praxématique s'imposait moins », commente Bertrand Verine. On peut regretter que l'entrée « Praxématique » n'ait pas été enrichie en 2017 de ces observations. D'autres entrées ont pourtant été longuement revues. C'est le cas de « Programme de sens », initialement écrite par Paul Siblot, retravaillée par Armelle Cassanas et enrichie d'exemples qui aident à

comprendre cet outil clef de la praxématique opposant au sème de l'analyse structurale une conception dynamique du sens.

Les praxématicien·ne·s entre doute et prise de distance

Les auteur·e·s se vivent-ils toujours comme praxématicien.ne.s ? J'ai posé la question aux contributeur·se·s. « J'utilise la notion de praxème lorsque je souhaite introduire l'idée de praxis. D'autres concepts comme métapraxème ou parapraxème me semblent hermétiques » confie Jean-Marc Sarale. La complexité de la terminologie est l'un des points souvent soulevés par les auteur·e·s, même par les plus praxématiciens d'entre eux comme Laurent Fauré. Des concepts comme la topogénèse (processus d'actualisation du nom) ou la chronogénèse (actualisation du verbe), les chronothèses (étapes de la chronogénèse), la glossogénie (processus de construction de la langue dans le temps) ne sont pas toujours aisés à manipuler. De plus, la déclinaison un peu systémique du segment *praxis* peut agacer : *praxème, praxéogénie, parapraxème, métapraxème...* L'ex-doctorant de Robert Lafont, Jacques Bres, a pris ses distances depuis longtemps : « En tant que chercheur, je n'étais pas d'accord avec la terminologie "idiolectale" : *praxème, parapraxème, métapraxème, etc...* L'approche très pertinente des faits de langue et de discours en termes de production de sens (la distinction dénomination / nomination ; ou la notion guillaumienne de temps opératif, réactualisée chez Langacker sous la forme de *conceiving time*), peut être développée à partir de notions qui sont déjà sur le marché ».

Françoise Dufour, ex-doctorante de Paul Siblot, eut avec la praxématique un vrai coup de foudre après des débuts en « linguistique pure et dure ». Elle eut un temps des réticences à employer le mot *praxème* : « cela ne passait pas à l'extérieur, il fallait longuement expliquer le praxème avant de passer à l'analyse ». Elle n'est pas seule dans ce cas. « Je fais de la praxématique sans le dire, sur mon petit domaine de la verbalisation de la perception et du toucher. Cela ne sert plus à rien de le dire : la praxématique ne s'est pas consolidée en tant qu'école et il y a aujourd'hui d'autres représentants de la linguistique ouverte », constate sans amertume Bertrand Verine. Et si vous lui dites « tout de même, ne regrettez-vous pas que le terme *praxématique* ne soit plus porteur, vous, praxématicien de la première heure ? », il répond en souriant « non ce n'est pas grave ! ce qui compte c'est l'esprit, et l'idée de praxis, qui reste un vrai concept ». Oui, c'est bien ce qui transparaît des discours des contributeur·e·s, cette adhésion unanime à la notion de praxis. « Je pourrais cosigner l'article « Praxis » en développant les exemples dans un sens ethnométhodologique : la praxis doit être travaillée dans les activités humaines avec cette idée de contexte séquentiel » confie Bruno Bonu, spécialiste de l'analyse de conversation, disciple

de Pierre Encrevé et de Michel de Fornel. « *Praxis*, ça me convient. Je suis un peu éclectique » s’amuse à dire Agnès Steuckardt. La praxis, c’est avec la production de sens l’une des marques de fabrique de la praxématique.

Du côté de l’analyse des interactions, Christine Béal affirme n’être « ni pour ni contre la praxématique » mais regrette que cette dernière ne se soit pas intéressée à une autre école de pensée qui s’est développée à la même époque, celle de Halliday (1978). La linguistique systémique, avec des objectifs voisins de ceux de la praxématique, a le mérite de proposer « une approche globalisante » et « une modélisation des rapports entre la langue en tant que système et les usages ». Or c’est peut-être ce qui manquait à la praxématique pour représenter l’interaction entre langue et parole. Décodéuse du geste et de la prosodie, plus particulièrement dans l’acquisition du langage, Christelle Dodane ne se place pas davantage dans l’école de la praxématique mais estime que la prosodie est partie prenante de cette théorie de la parole.

Même celui qui fut le doctorant de Paul Siblot, Arnaud Richard, qui fit son cursus à Paul-Valéry et reprit les partenariats de son directeur avec l’Algérie, ne se réclame pas de la praxématique. Sa définition de la praxématique ? « Une approche anthropologique du langage, dynamique et matérielle, qui s’intéresse au processus de sens. » Fortement influencé par les travaux anglo-saxons (Fairclough, van Dijk), il regrette de n’avoir pu imprimer cette marque à l’ouvrage, soutenu en cela par Laurent Fauré : « J’aurais aimé que l’on porte le regard du côté des *Discourse studies* et de l’anthropologie discursive, mais nous sommes trop restés sur des formats énonciatifs ».

Jacques Bres et Françoise Gardès-Madray avaient montré les traces du conflit social dans le changement linguistique d’un toponyme, *Ladrecht* (Bres et Gardès-Madray, 1986). Comment retrouver les traces du conflit dont est porteur le mot *praxématique* ? Alors qu’elle était présentée au départ comme un courant de pensée ouvert sur la dynamique du réel, la praxématique est assimilée par plusieurs auteur·e·s à une « chapelle » aux concepts dogmatiques. Le TCAD2 offre donc ce paradoxe : il symbolise pour certain·e·s un courant de pensée fermé, mais est pourtant ouvert à des approches différentes. La mention « dictionnaire » qui apparaît sur la seconde édition classe l’ouvrage dans un genre discursif spécifique qui fixe et rigidifie les concepts. Or, pour certain·e·s auteur·e·s de la première édition, c’était plus un manifeste qu’un dictionnaire. Quinze ans plus tard, la désignation *dictionnaire* proposée par l’éditeur a été acceptée. En 2004, Jacques Guilhaumou reprochait au *Dictionnaire d’analyse du discours* d’« instrumentaliser le métadiscours des intervenants en proposant une

idéologie strictement disciplinaire » (Guilhaumou, 2004). En 2017, ne pourrait-on formuler le même reproche au TCAD2 ?

Les nouveautés de l'ouvrage de 2017

Si, à un moment, la praxématique s'est enfermée dans le praxème, aujourd'hui personne n'a pris le relais de Paul Siblot pour enseigner le praxème. Ce n'est donc pas par le praxème que renaîtra la praxématique. Pour autant, Laurent Fauré n'a jamais lâché le métapraxème ni l'endothème. Peut-être même les manie-t-il avec plus de liberté aujourd'hui. L'auteur d'une thèse sur l'interjection a commencé à écrire sur l'allogénèse en 1997 (Fauré, 1997). Il lui a fallu vingt ans pour retravailler et affirmer cette notion qui se déploie désormais sur trois pages dans l'ouvrage de 2017. En associant identité et altérité, l'entrée « Égogénèse-Allogénèse » marque une avancée majeure.

Catherine Détrie, co-éditrice à qui cette seconde édition doit beaucoup, a développé les notions fondamentales en praxématique d'apostrophe (avec Christine Béal), d'intersubjectivité (avec Laurent Fauré), et de textualisation (avec Bertrand Verine).

Parmi les autres entrées significatives de l'évolution de l'analyse du discours, mentionnons « Émotion » qui compte près de cinq pages co-écrites par Laurent Fauré et François Perea. Citons bien sûr « Endothème », l'une des entrées qui offrent une relecture réelle de la praxématique initiale. Dans « Théorie des opérations prédicatives et énonciatives », Nathalie Auger et Laurent Fauré ne se contentent pas de retracer les principes chers à Antoine Culioli mais les conjuguent à ceux de la praxématique et de l'actualisation guillaumienne. Saluons aussi la nouvelle entrée « Formule », indispensable dans un dictionnaire d'analyse du discours, qu'Arnaud Richard et Françoise Dufour relient aux notions d'actualisation et d'idéologie.

L'ouvrage s'intéresse aussi à des champs jusqu'alors peu développés, comme les phénomènes relatifs à l'acquisition du langage pris en charge par Jérémie Sauvage (« Appropriation linguistique », « Interlangue », « Langue interne/externe »).

À la liste présentée en page 7 (où ont été oubliées « Double adresse », « Endothème » et « Linguistique(s) de corpus »), s'ajoutent des entrées « discrètes » qui renvoient à d'autres entrées, telles « Surassertion », inexistante en 2001 et qui renvoie en 2017 à « Discours rapporté » et « Modalité ». L'introduction de la surassertion s'inscrit dans l'une des marques fortes de l'ouvrage : le dialogisme. D'ailleurs, l'entrée « Dialogisme de la nomination » a plus que doublé dans la réédition sous l'impulsion de Jean-Marc Sarale qui a revu les exemples proposés par Paul Siblot en 2001,

montrant que la nomination ne porte pas seulement sur le nom mais aussi sur l'adjectif et le verbe.

Des entrées supprimées ? « Non, répond Bertrand Verine, l'idée était d'ajouter, de renouveler la bibliographie, éventuellement de reformuler, de réorienter certaines choses qui avaient vieilli, mais de supprimer le moins possible, tout en gardant une cohérence d'ensemble ». Le maintien de certaines entrées aurait cependant pu être discuté. Jean-Marc Sarale donne l'exemple de « Catégorisation individualisante », peu présent dans la littérature si ce n'est en référence à Sarah Leroy et dans une note de Kleiber (Kleiber, 1997 : 18). De même, le lien exclusif entre catégorisation et nomination aurait peut-être pu être mis à l'épreuve...

De l'oral dans la praxématique

L'un des grands apports de cette nouvelle édition est le développement de ce qui concerne l'oral, peu présent dans la première édition en dehors des entrées « Phonème », « Voyelle » et « Consonne ». Pourtant, comme le rappelle Bertrand Verine et Laurent Fauré, cette dimension était bien présente chez Robert Lafont qui a travaillé sur l'oralité occitane, mais les phonéticiens de l'époque ne travaillaient pas en analyse du discours. « Je me souviens m'être précipité sur Fabrice Hirsch à son arrivée et lui avoir proposé de travailler prosodie et analyse du discours ! » s'exclame Bertrand Verine. De son côté, Agnès Steuckardt soutient fermement la dimension orale et phonétique : « Il est vrai qu'en AD, les premiers travaux de Foucault ou de Pêcheux se consacraient surtout à l'écrit. L'intégration de l'oral à l'AD s'est faite peu à peu avec les travaux sur l'interaction verbale de Catherine Kerbrat-Orecchioni. La spécificité de l'analyse du discours montpelliérain, c'est ce travail d'intégration de la voix, de la dimension phonétique et prosodique. Et ce travail est loin d'être achevé ». L'une des nouvelles auteures de l'ouvrage de 2017, Christelle Dodane n'en revient toujours pas que le premier ouvrage n'ait pas intégré l'entrée « Prosodie ». C'est chose faite désormais. Et l'association des phonéticiens et des discursivistes devrait s'enrichir de plusieurs chantiers en cours à Montpellier. Un travail transversal mené par Fabrice Hirsch a abouti à un article collectif sur l'émotion et la prosodie dans l'interview de DSK (Hirsch *et al.*, 2015). Autre projet d'envergure, mené par Christelle Dodane et Claudia Schweitzer, un ouvrage sur l'histoire de la description de la parole qui s'appuie sur un corpus de conseils donnés aux acteurs, aux avocats, *etc.*

Avec l'oral, on touche le cœur même de la praxématique telle que la conçoit Laurent Fauré au travers de concepts tels que l'actualisation polyorganique *via* le corps parlant ou l'endothème. De l'avis de Laurent Fauré et de Bertrand Verine, l'endothème est l'une des notions – avec l'à-dire – les

plus originales et les plus spécifiques à la praxématique. Dès que le mot *endothème* est prononcé, voici Laurent Fauré intarissable : « L'endothème permet de faire le lien avec la proposition d'écarter la notion de représentation de l'approche cognitive. Dans le sub-symbolique, il y a une interface entre le flux neuronal et le niveau supérieur, où Lafont situe l'épaisseur de l'actualisation. Ce posé d'une interface n'existe ni chez Guillaume ni dans la linguistique cognitive. Cela donne une clé pour tout comprendre ». À cette aune, le paragraphe consacré à l'endothème dans l'ouvrage est probablement trop court.

On aurait aussi eu envie que les spécialistes de l'oral mettent davantage leur grain de sel dans la définition de la gestualité, intacte depuis 2001, si ce n'est un renvoi à la notion d'arthrôme probablement oublié dans la première édition. Le corps parlant, rappelons-le, c'est Lafont et Barbéris.

Du côté de l'analyse des interactions et de l'ethnométhodologie

L'analyse des interactions, représentée par Christine Béal, ex-doctorante de Catherine Kerbrat-Orecchioni à qui l'on doit les premiers travaux en analyse du discours et des interactions en France, a été étoffée des concepts « Rituels/Routines », « Stratégies discursives », « Apostrophe/Forme d'adresse » (entrée co-écrite avec Catherine Détrie qui a beaucoup travaillé cette catégorie, voir Détrie 2006 notamment).

Même s'il n'a pas l'ampleur que l'on aurait pu souhaiter, l'aspect ethnométhodologique – insufflé par Bruno Bonu – est l'un des apports importants de l'ouvrage dès 2001. En 2001, la distinction n'était pas claire entre analyse conversationnelle et analyse des interactions. Aujourd'hui, les analystes des interactions n'emploient le terme *conversationnelle* que pour désigner les analyses ethnométhodologiques tandis que l'analyse des interactions de l'école de Catherine Kerbrat-Orecchioni est très orientée sur les aspects rituels. Parmi beaucoup d'autres noms de sociologues et d'interactionnistes, celui qui revient le plus dans le discours de Bruno Bonu est celui de Michel de Fornel. « Le colloque "Les formes de la conversation", en 1987, est pour moi fondateur. Je cherchais quelque chose d'empiriquement soutenu, fondé dans les activités humaines, non pas de la parole attestée ou fabriquée par les linguistes mais de l'enregistrement. » L'analyse de conversation a permis de mettre au jour le concept de contexte séquentiel en montrant que l'interprétation d'un énoncé dans la conversation dépend de sa place au sein de séquences d'action (de Fornel et Léon, 2000). La question des catégorisations est un point que travaille tout particulièrement Bruno Bonu (Bonu, 2014) mais qu'il n'a pu développer dans l'ouvrage comme il l'aurait souhaité, dans cette perspective alliant interaction et organisation de la connaissance.

Dans le prolongement de la linguistique interactionnelle apparaît en 2017 une nouvelle entrée signée par Maud Verdier, « Anthropologie linguistique ».

Une praxématique plurielle et pluridisciplinaire

Ainsi, la praxématique serait une approche ouvrant la voie à une linguistique plurielle dont ce dictionnaire se fait le miroir. Josiane Boutet et Dominique Maingueneau voyaient juste lorsqu'ils écrivaient en 2005 que la praxématique est « une linguistique du discours aux références multiples » qui refuse « de poser des frontières à l'intérieur de l'étude de l'activité de langage » (Boutet et Maingueneau, 2005 : 22).

Finalement, cet ouvrage est peut-être le reflet de son époque et de la pluridisciplinarité actuelle. N'est-il pas normal que l'informatique, ou la phonétique, accompagnent ce mouvement d'une analyse de la production de sens sans se praxématiser de façon outrancière ?

Certes, la praxématique n'a rien fait de l'informatique sur laquelle Paul Siblot fondait de grands espoirs. Dans cette seconde édition, l'apport de Rachel Panckurst sur le discours électronique et l'écriture SMS (« Discours électronique médié », « Linguistique(s) de corpus », « Néographie ») est significatif mais ne s'inscrit pas dans une approche praxématique. De même, Chantal Charnet, la fondatrice du master *Humanités numériques*, a surtout voulu montrer en quoi le numérique avait fait évoluer certaines définitions.

Une chose est sûre : la praxématique d'aujourd'hui se nourrit de ce cognitivisme déjà en germe chez Guillaume, « du moins d'un cognitivisme non computationnel », reprend Laurent Fauré, qui poursuit : « cette représentation des connaissances dans le discours qu'architecture finalement le praxème, est directement liée à la dimension cognitive. J'y retrouve ce que la praxématique, cette " linguistique des carrefours " comme disait Lafont, porte d'innovant. Très tôt, Jeanne-Marie comprend le lien avec Varela et le cognitivisme. » Il partage le fruit de ces réflexions dans une nouvelle entrée, « Énaction », ce modèle inspiré de la phénoménologie en opposition aux traditions computationnelles.

La cognition et la praxématique, c'est une affaire ancienne, rappelle Bertrand Verine : si Jeanne-Marie n'avait pas eu des lectures cognitivistes, elle n'aurait pas trouvé tout ce qu'elle a trouvé. Mais avec Jacques Bres, on peut regretter que « dans de nombreuses fiches - notamment celles d'« obédience praxématique » - on ne soit pas plus précis, à partir d'exemples qui montrent les apports d'une théorisation de la production de sens, approche qui reste pertinente, et tout à fait dans le sens des linguistiques cognitives ».

Toujours est-il que la praxématique a laissé sa marque dans l'histoire. On ne peut qu'approuver Laurent Fauré lorsqu'il affirme ne pas souhaiter un retour à la praxématique et aux rigidifications qu'elle a opérées. Mais on peut y revenir comme on revient sur Bréal ou sur Benveniste, afin de remettre en discussion des choses anciennes qui portent peut-être le ferment des théories de demain. Et s'il faut maintenir une forme de praxématique, que ce soit davantage une praxéologie qui inclut l'apport de l'ethnométhodologie, de la phénoménologie et de la tradition néoconnexionniste de Varela.

Quel avenir pour la praxématique ?

« Vous allez voir, ça va revenir de l'extérieur » souffle Paul Siblot à l'oreille de Françoise Dufour lors d'un colloque¹ où il est fait mention de concepts praxématiciens. Oui, la praxématique reviendra peut-être de là où on ne l'attend pas, de terres où elle a déposé des germes théoriques. En Autriche par exemple, où Jordi Kremnitz a longtemps organisé des séminaires de praxématique à l'université de Vienne. Il a aussi préfacé l'ouvrage de référence de Robert Lafont, *Le travail et la langue* (1978) lorsque ce dernier a été traduit en allemand par Hella Beister en 1992, traduction qui montre l'extension des frontières de la praxématique. Plus récemment, la praxématique s'est exportée en Italie, d'où est originaire l'épouse de Robert Lafont : Giovanni Agresti signe en 2014 l'article « Praxématique et planification linguistique ».

Quoi qu'il en soit, la praxématique reste vivante par les textes, qu'il s'agisse d'articles récents comme ceux de Laurent Fauré (*In Verine et Détrie*, 2011) ou de rééditions comme celle du texte de Bernard Gardin sur le praxème *occup-* (Gardin, 2005 [1988] : 25-109). La praxématique reste objet de discours : elle était évoquée récemment par Françoise Dufour lors d'un séminaire à l'EHESS², « Dominance discursive et globalisation du sens en situation postcoloniale » (9 juin 2017), à propos des praxèmes *développement, musée et patrimoine*, des termes qui n'ont aucune résonance en Afrique car justement les praxis auxquelles ils réfèrent en Europe n'existent pas dans ces cultures. Dans ce contexte, le recours au praxème est très pertinent.

Et qui sait, peut-être qu'un groupe de néo-praxématicien ne se reformera ? C'est ce que se plaisent à penser Françoise Dufour, Arnaud Richard et Laurent Fauré, très tenté·e·s par l'idée d'inscrire l'analyse textuelle de Lafont dans une analyse de discours en lien avec

¹ XI^e Colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage (2006).

² EHESS, "Les approches sociales du langage et des langues : entre savoirs et pouvoirs" (J. Boutet, J. Angermüller, M. Glady).

l'anthropologie linguistique... Peut-être sauront-ils donner une nouvelle vitalité cognitive à des concepts guillaumiens comme l'*à-dire*.

Surtout, la praxématique aura popularisé le concept de praxis, et elle laisse une marque pérenne au travers des concepts de *corps parlant*, de l'*à-dire*, d'*actualisation*, de *programme de sens*, ou surtout de *production de sens* que chacun utilise aujourd'hui sans en rappeler l'origine.

Conclusion

Si l'ouvrage n'est plus la bible de la praxématique, il a le mérite de représenter une analyse du discours ouverte. La praxématique s'est construite en opposition à une « systématique abstraite et logique du langage » (TCAD2, p. 298). L'histoire de la praxématique, c'est finalement celle de la linguistique en ce qu'elle a de conflictuel et donc de fondateur. C'est l'histoire d'une linguistique de la parole versus une linguistique de la langue, de « la forteresse langue » (Lafont, 1994 : 5) que Robert Lafont souhaitait déconstruire à une époque où les modèles formels avaient le vent en poupe. Les avancées en analyse du discours, intégrant les notions de contexte, d'interaction, de corporalité, ont rendu la praxématique moins nécessaire. Et – coïncidence ? – cette réédition arrive à un moment où la grammaire générative, le TAL et la textométrie reviennent en force... mais, conclut Bertrand Verine, philosophe, « lorsque l'on a une conscience historique, on sait que tout cela fonctionne par vagues : dans dix ans on reviendra à la mode, lorsque les financeurs auront été déçus par les approches qui les séduisent aujourd'hui ».

Références bibliographiques

- ASSOCIAZIONE LEM ITALIA, (2014), « Praxématique et planification linguistique », [en ligne], <<http://associazionelemitalia.org/attachments/article/94/Prasemematica%20e%20pianificazione%20linguistica.pdf>>.
- BARBERIS, J.-M., GARDES-MADRAY, F., LAFONT, R. et SIBLOT, P., (1984), « Terminologie praxématique », *Les Cahiers de praxématique*, 3, 2-100.
- BARBERIS, J.-M., BRES, J., GARDES-MADRAY, F. et SIBLOT, P., (1989), « La praxématique », *Études littéraires*, 3, 29-47.
- BEAL, C., (2010), *Les interactions quotidiennes en français et en anglais. De l'approche comparative à l'analyse des situations interculturelles*. Berne : Peter Lang.
- BONU, B., (2014), « L'interaction de part et d'autre des barreaux : catégorisations dans la vidéocommunication ». In MONDADA, L., RENAUD, P. et GRECO, L., (éds), *Identités en interaction*. Limoges : Lambert Lucas, 115-136.
- BOUTET, J. et MAINGUENEAU, D., (2005), « Sociolinguistique et analyse de discours : façons de dire, façons de faire », *Langage et société*, 114, 15-47.
- BRES, J., CHARAUDEAU, P., ORLANDI, E., TABOURET-KELLER, A. et Van DJIK, T., (éds.), (1999), *L'autre en discours*. Montpellier : Praxiling / Dyalang.

- BRES, J. et GARDES-MADRAY, F., (1986), *Parole ouvrière autour de Ladrecht*. Paris : Messidor / Les Éditions sociales.
- CHARAUDEAU, P. et MAINGUENEAU, D., (dir.), (2002), *Dictionnaire d'analyse du discours*. Paris : Seuil.
- CONEIN, B., de FORNEL, M. et QUERE, L., (éds), (1990-1993), *Les formes de la conversation. Analyse de l'action et analyse de la conversation*, Actes de colloque. Paris : CNET.
- DETRIE, C., (2006), *De la non-personne à la personne : l'apostrophe nominale*. Paris : CNRS Éditions.
- DUFOUR, F., (2010), *De l'idéologie coloniale à celle du développement. Une analyse du discours France-Afrique*. Paris : L'Harmattan.
- FAURE, L., (2014), « Traces énonciatives d'intersubjectivité et interception des états mentaux : le cas des métapraxèmes », *Synergies Europe*, 9, 141-160.
- , (2010), « Interjection et procédure interpellative en grammaire interactionnelle : de l'image de soi à l'«allogénèse»? », *Corela*, HS, 8.
- De FORNEL, M. et LEON, J., (2000), « L'analyse de conversation, de l'ethnoméologie à la linguistique interactionnelle », *Histoire Épistémologie Langage*, 22, 131-155.
- GARDES-MADRAY, F., (1984), « Praxématique et interaction verbale », *Langages*, 74, 15-29.
- GARDIN, B., (2005) [1988], *Paroles d'ouvrières et d'ouvriers*. Limoges : Lambert-Lucas.
- GROSSMANN, F. et RINCK, F., (2004), « La surénonciation comme norme du genre : l'exemple de l'article de recherche et du dictionnaire en linguistique », *Langages*, 156, 34-50.
- GUILHAUMOU, J., (2004), « Où va l'analyse de discours ? Autour de la notion de formation discursive, *Texto* [en ligne], http://www.revue-texto.net/Inedits/Guilhaumou_AD.html.
- HALLIDAY, M. A. K., (1984) [1978], *Language as social semiotic: the social interpretation of language and meaning*. Londres : Arnold.
- HIRSCH, F., PEREA, F., STEUCKARDT, A. et VERINE, B., (2015), « La rédemption est dans la pause. Emotion et prosodie dans l'interview de DSK au vingt heures du 18 septembre (2011) ». In RABATEL, A., MONTE, M. et SOARES, RODRIGUES, M. G., (dir.), *Comment les médias parlent des émotions. L'affaire Nafissatou Diallo contre Dominique Strauss Kahn*. Limoges : Lambert-Lucas, 177-194.
- JACKIEWICZ, A., (2014), « Études sur l'évaluation axiologique : présentation », *Langue française*, 184, 5-16.
- KREMnitz, J., (1991), « Robert Lafont, *Le dire et le faire. Textes réunis par Jacques Bres et Françoise Gardès-Madray* », *Cahiers de praxématique*, 17, 162-164.
- KREMnitz, J. et SIBLOT, P., (1993), « Robert Lafont, *Sprache als Arbeit*, Traduction allemande de *Le travail et la Langue* », *Cahiers de praxématique*, 20, 144-146.
- LAFONT, R., (1994), *Il y a quelqu'un. La parole et le corps*. Montpellier : Université Paul-Valéry.

- , 1978, *Le travail et la langue*. Paris : Flammarion.
- LEROI-GOURHAN, A., (1965), *Le geste et la parole*. tome 2. Paris : Albin Michel.
- SIBLOT, P., (1997), « Nomination et production de sens : le praxème », *Langages*, 127, 38-55.
- VERINE, B. et DETRIE, C., (2011), « L'émergence personnelle de l'autre : entre faits de langue et données interactionnelles ». In VERINE, B. et DETRIE, C., (éds), *L'actualisation de l'intersubjectivité : de la langue au discours*. Limoges : Lambert Lucas, 47-70.

Catherine Ruchon
Laboratoire Pléiade
Université Paul-Valéry Montpellier 3